

MAITRISE DU MONDE ET MAITRISE DE SOI
DANS MÉMOIRES D'HADRIEN. *

par Rémy Poignault

Ce sont les Mémoires d'Hadrien qui, à leur parution en 1951, et contre toute attente de leur auteur, ont révélé M. Yourcenar au public en lui assurant un grand succès tant en France qu'à l'étranger: Les oeuvres antérieures, qui avaient retenu l'attention de la critique et de grands écrivains comme Gide, n'avaient pas trouvé une telle audience (1): L'accueil favorable réservé à Mémoires d'Hadrien, traduit maintenant en vingt-cinq langues (1), est dû, en grande partie, à l'image de sérénité et d'équilibre conquis qu'Hadrien nous y offre. L'empereur devient dans l'ouvrage l'archétype de la sagesse antique, non pas d'une sagesse toute faite figeant Hadrien dans l'airain d'une statue, mais au contraire d'une sagesse dont nous pouvons voir la lente élaboration. C'est à la construction (reconstruction ?) d'une personnalité que nous assistons.

La notion de pouvoir revêt une grande importance dans l'oeuvre. Marguerite Yourcenar n'a pas choisi un Romain anonyme, mais un empereur, c'est-à-dire le maître du territoire qui tendait à s'assimiler au monde civilisé, et qui plus est, un empereur régnant à une époque considérée depuis l'Antiquité comme un âge d'or: Il nous appartient de montrer le rôle qu'Hadrien, dans les mémoires que M. Yourcenar lui prête, attache à la fonction impériale. Notre propos sera donc surtout psychologique : nous nous demanderons quelles sont les motivations qui ont poussé Hadrien à désirer le pouvoir suprême et comment il a envisagé sa tâche d'empereur. Mais la plus belle réussite du prince n'est peut-être pas d'avoir organisé le monde ; il est un pouvoir, plus difficile à acquérir, qui est la maîtrise de soi ; et Hadrien, dans les années qui ont suivi la mort d'Antinoüs, a dû mener une lutte extrêmement délicate pour retrouver le pouvoir sur soi-même. Ce n'est qu'après une série d'épreuves, péniblement surmontées, qu'il est parvenu à la paix. Mémoires d'Hadrien est, en ce sens, oeuvre initiatique, puisqu'elle révèle l'accession à une sagesse.

Sur le chemin du politique

Les circonstances de la composition de l'ouvrage sur lesquelles l'auteur s'est abondamment expliquée dans les Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien, ou dans ses entretiens avec Matthieu Galey, Les Yeux ouverts, révèlent nettement que M. Yourcenar n'a pas été attirée d'emblée par la dimension politique d'Hadrien. Le projet a eu le temps de s'enrichir, de 1924 à 1951.

Le premier Hadrien à retenir son attention, c'est le bâtisseur de la Villa de Tibur, l'esthète et aussi l'amant d'Antinoüs "Non, pour moi, c'est la villa Adriana qui a été le point de départ, l'étincelle, quand je l'ai visitée, à l'âge de vingt ans" (Les Yeux ouverts, p. 151). Plus tard cette vue de la villa sera enrichie par la vision de Piranèse : les gravures de l'artiste viendront se superposer à ce contact direct. Soulignons le rôle du concret dans la création yourcenarienne : l'imaginaire y fonctionne souvent à partir d'un support, simple objet ou

d'art. Le premier texte relatif à l'époque d'Hadrien publié par M. Yourcenar est révélateur : il s'agit d'un poème consacré à Antinoüs. Ce sonnet, paru en 1922 dans le recueil Les Dieux ne sont pas morts, est une méditation à partir d'une statue de la villa de Tibulle poète ressuscite l'éphèbe à partir de la trace que la statue a laissée de lui.

Quand elle conçoit le premier projet des Mémoires d'Hadrien, donc quelques années après ce poème, M. Yourcenar s'appuie aussi sur les textes que les auteurs antiques ont consacrés à l'empereur, mais ce n'est pas le souverain qui l'intéresse, c'est l'individu Hadrien (Les Yeux ouverts, p.152). C'est d'ailleurs la figure d'Antinoüs qui prédomine à cette époque, M. Yourcenar ayant proposé à Grasset en 1929-1930 un "roman sur Antinoüs" : "Cela devait être un de mes premiers essais sur le même thème. Il y en a un certain nombre dans lesquels Antinoüs jouait un rôle considérable" (ibid).

Il ne faudra rien moins que les bouleversements de la guerre 1939-1945 pour que le centre d'intérêt se déplace d'Antinoüs vers l'empereur. C'est cette catastrophe mondiale qui permet la résurrection d'Hadrien dans sa dimension politique, faisant de lui un être d'actualité. La vision du personnage s'approfondit ainsi grâce à l'expérience humaine acquise par son auteur, comme elle le signale dans les Carnets de notes (p. 525) : en décembre 1948, quand elle reçoit de Suisse une malle qui lui fait retrouver le début d'une précédente version des Mémoires, elle ne porte plus le même regard sur Hadrien : "Tout ce que le monde et moi avions traversé dans l'intervalle enrichissait ces chroniques d'un temps révolu (i.e. l'Histoire romaine de Dion Cassius et l'Histoire Auguste), (2) projetait sur cette existence impériale d'autres lumières, d'autres ombres". Désormais, elle peut dire : "Si cet homme n'avait pas maintenu la paix du monde et renouvelé l'économie de l'empire, ses bonheurs et ses malheurs personnels m'intéresseraient moins" (p.530). La reconstruction du monde dans la période de l'après-guerre a donc influencé l'auteur et lui a permis d'avoir une vue plus complète d'Hadrien. Le texte offre aussi une réflexion sur la colonisation, problème dont l'actualité sera brûlante peu après la sortie du livre (3). Voilà qui devrait inciter à remettre en question un préjugé selon lequel M. Yourcenar se couperait du présent (4). La conception yourcenarienne de l'antique comme langage universel, de même que l'idée d'un temps cyclique, exprimée à plusieurs reprises par Hadrien (5) permettent d'établir d'étroites relations entre le passé et le présent.

La route vers le trône

Les Mémoires d'Hadrien sont une méditation sur la vie et sur le pouvoir pour l'usage personnel d'Hadrien qui essaie de faire le point sur son existence, mais aussi en quelque sorte ad usum delphini, puisque le destinataire de l'écrit est le futur Marc Aurèle.

Le prince âgé, retraçant sa marche vers le trône examine ce qui a pu le conduire à désirer la fonction impériale: M. Yourcenar, après s'être imprégnée d'innombrables sources, reconstitue le personnage de l'intérieur par une méthode qu'elle a elle-même définie, "un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement, et sans métaphore, dans cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un" (6): Pour la période qui précède l'accession à l'Empire, la part de récréation a été particulièrement importante car les documents sont relativement rares et il faut faire des recoupements avec ce que l'on sait des nobles romains de l'époque et de

la personnalité que révèle par la suite l'oeuvre d'Hadrien. Mais l'imagination se déploie toujours à partir de bases solides (7).

Hadrien n'est pas né empereur, il l'est devenu. Les circonstances, comme dans toute existence, ont joué leur rôle : que son parent, Trajan, ait été appelé par Nerva à lui succéder, n'a pas été sans conséquence sur le destin du jeune Romain d'Italica, non plus que l'influence que ses amis ont su exercer sur Trajan. Mais c'est aussi sa propre volonté qui a amené Hadrien au premier plan.

Il n'a pas, dès son plus jeune âge, la solide résolution d'accéder à l'Empire. Il n'y a pas chez lui cette vocation que l'on ne trouve guère que chez les héros, qui ont une vie tendue vers un accomplissement unique, ou chez leurs biographes (p.304).

La prédiction que lui a faite son grand-père Marullinus - selon l'Histoire Auguste (Vie d'Hadrien, 2,4), c'est son grand-oncle qui l'aurait instruit de son destin - lui annonçant l'empire du monde, ne semble pas avoir particulièrement orienté sa vie : le jeune garçon l'accueille sans trop y prêter attention (p.308). Toutes les virtualités sont dans l'enfant, considéré comme un immense champ des possibles, sans que celui-ci retienne l'un plutôt que l'autre.

L'adolescence ne va pas davantage dégager une ferme volonté. Hadrien suit les étapes du cursus sénatorial, s'adonne aux plaisirs des sens et de l'intellect. Il aspire à réussir, mais son ambition est extrêmement confuse et sa jeunesse apparaît comme un débordement d'énergie qui ne sait ni ne veut se donner un but précis. Ce que le jeune homme cherche, c'est avant tout à exalter son propre moi. Quand Trajan, à la fin du règne de Domitien, devient à Rome un personnage politique important, Hadrien veut profiter de l'aubaine pour satisfaire de vagues désirs d'arriviste : "Mon appétit de puissance, d'argent, qui est souvent chez nous la première forme de celle-ci, et de gloire, pour donner ce beau nom passionné à notre démangeaison d'entendre parler de nous, était indéniable" (p.314).

Le comportement d'Hadrien à l'égard de Trajan dans les années qui suivent l'accession de ce dernier est révélateur de la complexité du personnage : Hadrien ne plie pas son action à son ambition. Il se montre imprudent, faisant passer son plaisir avant sa carrière. Il apparaît parfois comme un être léger prêt à tout sacrifier à sa volupté, mais aussi à son goût du risque. L'incident avec Gallus le souligne nettement. M. Yourcenar développe ici une phrase, assez obscure, de l'Histoire Auguste (8), selon laquelle Gallus aurait tenté de nuire à Hadrien auprès de Trajan. Chez M. Yourcenar, Gallus dénonce à l'empereur la passion d'Hadrien pour l'un des mignons impériaux. Il fallut l'entremise d'amis sûrs et influents pour apaiser la colère de Trajan. Hadrien commet des erreurs, que d'autres essaient de réparer, mais lui-même n'est guère affecté par les conséquences possibles de ses actes, tout entier au plaisir du jeu : "L'aventure était dangereuse, et goûtée comme telle" (p'325).

Au cours des guerres daciques, Hadrien, qui retrouve peu à peu la faveur impériale, fait partie de l'entourage de Trajan (il figure d'ailleurs sur la colonne Trajane et l'inscription d'Athènes C.I.L. III, 550 le présente comme comes du souverain). Bien qu'il ne partage pas ses vues bellicistes, il se laisse griser par la guerre, heureux d'accomplir sa tâche avec un sentiment de liberté et de compétence. Mais il agit aussi par désir d'attirer l'attention sur lui. Il juge maintenant avec sévérité ses exploits militaires d'alors : ainsi quand il traverse à cheval le Danube en crue, il n'y a que "bravades inutiles" et "basse envie de

plaire à tout prix" (p.327). Cette anecdote tire sa source d'un passage où Dion Cassius (69, 9, 6) nous apprend que des cavaliers bataves de l'armée romaine en imposaient fort aux barbares en traversant le Danube à la nage, chargés de leurs armes ; une inscription (C.I.L. III, 3676) qui relate un exploit similaire accompli en Pannonie devant l'empereur Hadrien par un cavalier batave peut aussi avoir été utilisée

M. Yourcenar applique donc à Hadrien des données concernant de simples soldats et une époque postérieure, et fait ressortir l'ambition du jeune homme, une ambition qui sera pleinement satisfaite quand sa valeur militaire lui vaudra de recevoir des mains de Trajan "l'anneau de diamants qu'il tenait de Nerva, et qui était demeuré plus ou moins le gage de la succession au pouvoir" (p.329).

La personnalité du jeune Hadrien est multiple : de nombreux personnages cohabitent en lui (p.328). Pendant son séjour à Rome après les guerres daciennes, il donne de lui-même l'image d'un intrigant qui essaie non seulement de se ménager l'empereur, mais encore son entourage, en s'étudiant à l'extrême (p.330). A cette époque, il se plie à des tâches peu intéressantes, comme la curatèle des actes du Sénat (qui consistait à surveiller la rédaction des actes de cette assemblée et à établir les procès-verbaux des séances) ; il en est d'autres qui lui plaisent davantage et sont plus formatrices comme le secrétariat particulier extraordinaire de Trajan qui l'amène à rédiger les discours du prince notre ambitieux devient ainsi empereur par procuration (p.331). Le désir de pouvoir joue aussi un rôle prépondérant dans son mariage avec Sabine, la nièce de Trajan, et il considère comme un "triomphe" d'avoir pu, avec l'aide de l'impératrice Plotine, faire accepter au souverain cette union.

Nous voyons donc l'ambition d'Hadrien, d'abord vague et peu solide, s'affirmer nettement, mais il s'agit encore d'un désir purement individualiste de faire carrière.

Le gouvernement qu'Hadrien exerce en Pannonie comme légat va être très important dans sa prise de conscience de ce qu'est réellement le pouvoir. C'est véritablement là qu'il commence à agir en chef responsable car il apprend à connaître les besoins de l'Empire. Le conflit, extrêmement dur, qui oppose Rome aux Sarmates (9), non seulement le conforte dans ses réticences vis-à-vis de la guerre, mais encore lui enseigne les mesures à prendre à la fois pour vaincre l'ennemi et se concilier les populations dont les contrées sont ravagées par les hostilités. Il se forge ici une politique qu'il développera comme souverain : recherche de la paix, mais fermeté. Il n'est plus le soldat qui effectuait des prouesses gratuites il commence à devenir le chef qui inscrit son action dans la durée. Il impose la discipline aux troupes, interdit les rapines et chasse les administrateurs incompetents. Cet apprentissage du pouvoir exclut toute faiblesse : l'efficacité requiert énergie et absence de sentiments (p.338).

Hadrien vient de franchir une étape capitale dans sa formation : il est devenu un homme mûr : "Je rentrerai à Rome couvert d'honneurs. Mais j'avais vieilli" (p.339). Désormais si Hadrien recherche le pouvoir, ce n'est pas par vanité personnelle, mais par désir de servir une idée et dans "la ferme détermination d'être utile" (p.339) à l'Empire. Il s'affirme comme le représentant d'une politique hostile à l'expansionnisme de Trajan : "Ma personne s'effaçait, précisément parce que mon point de vue commençait à compter. Ce qui importait, c'est que quelqu'un s'opposât à la politique de conquêtes, en envisageât les conséquences et la fin, et se préparât, si possible, à en réparer les erreurs" (p.340). Hadrien revient au conseil d'Auguste à ses successeurs : il convient de consolider

l'Empire, non de l'étendre.

Quand on lui propose le poste de gouverneur de Syrie, au moment où les préparatifs de la guerre contre les Parthes sont les plus intenses, Hadrien se trouve face à un problème de conscience : doit-il accepter ? mais alors, il deviendra "l'un des leviers de commande d'une entreprise (qu'il juge) insensée" (p.342). Refuser ? c'est "se fermer les avenues du pouvoir à un moment où plus que jamais le pouvoir (lui) import(e)" (p.343). Il deviendra gouverneur de Syrie, mais avec l'espoir d'influencer la politique de Trajan en jouant un "rôle de modérateur". Ce sera un échec de ce point de vue : non seulement le parti de la guerre est de plus en plus fort auprès de l'empereur, mais encore Hadrien se sent lui aussi gagné un moment par la fièvre de l'exaltation guerrière ; ce ne sera qu'un enivrement passager car tout ce qu'il observe en Orient lui laisse présager le danger de l'expansionnisme.

Hadrien connaît alors sa première période de crise, se sentant totalement isolé de l'empereur et à la merci de ses ennemis (10). Il envisage, en cas de succès de ceux-ci, la solution du suicide : il ne peut qu'être empereur ou rien. La recherche du pouvoir relève de la lutte pour la vie. Elle va aussi reposer sur des raisons plus profondes. Il ne s'agit plus seulement de réaliser une politique, mais de se réaliser soi-même. Il veut être lui-même sans fard et c'est le pouvoir seul qui peut lui permettre d'acquiescer son identité (p.348). Par l'Empire, il peut accéder à une liberté grâce à laquelle il pourra donner toute sa mesure (p.353). A ce moment de sa vie, Hadrien considère que l'être ne peut s'exprimer qu'au sommet de la pyramide sociale. Mais cet accomplissement individuel qu'il recherche va de pair avec un sentiment altruiste en parvenant à la liberté et en devenant lui-même, il entend oeuvrer pour autrui : "Les tâches les plus urgentes semblaient vaines, du moment qu'il m'était interdit de prendre en maître des décisions affectant l'avenir ; j'avais besoin d'être assuré de régner pour retrouver le goût d'être utile" (p.353)

Grâce à l'action de ses amis, et en particulier de Plotine, sa situation s'est bien améliorée quand Trajan, après le demi-échec de la campagne parthe, quitte l'Orient : s'il n'est pas nommé héritier, il est commandant en chef et dispose de la plus grande concentration de troupes de l'Empire. Il se sent dès lors beaucoup plus sûr de lui et commence à s'affranchir de Trajan, puisqu'il tient secrètement des pourparlers de paix avec l'ennemi, menant désormais une politique personnelle dans l'espoir d'une mort rapide de Trajan.

Hadrien s'accommode bien du mystère qui entoure son adoption : dès lors qu'il a atteint son but, il ne regarde pas en arrière : "il faut bien avouer que la fin, ici, m'importait plus que les moyens : l'essentiel est que l'homme arrivé au pouvoir ait prouvé par la suite qu'il méritait de l'exercer" (p.357). Il est avant tout pragmatique et ne s'embarrasse pas de scrupules légalistes, s'il connaît la valeur à Rome du principe de l'adoption pour la succession impériale, il place au-dessus du formalisme les qualités du souverain. On voit comment il utilise à son argument développé dans le Panegyrique de Trajan, où Plinius vantait ainsi l'adoption de Trajan par Nerva : "Ne pas adopter celui dont tous s'accordent qu'il eût régné même sans l'adoption, voilà où serait l'arrogance et la tyrannie" (11). Mais Hadrien, loin de s'appuyer alors sur l'unanimité, n'est fort que de son jugement personnel et de celui de quelques amis. C'est en lui-même, dans sa propre conscience, finalement, qu'il trouve une justification à ses prétentions. L'absence de scrupules d'Hadrien est d'autant plus nette que M. Yourcenar reconnaît dans Les Yeux ouverts (p.155) qu'il a dû mentir dans ses Mémoires au sujet de son accession.

On retrouve la même attitude à propos de l'affaire des quatre consulaires hostiles à sa politique dont le préfet du prétoire Attianus l'a débarrassé avant qu'il ne rentre à Rome. Certes Hadrien dégage sa responsabilité, accusant Attianus d'être allé au-delà de ses ordres ; mais son ancien tuteur fait plutôt figure de bouc émissaire : Hadrien lui fait porter la responsabilité entière de ces crimes qui auraient terni son image de marque et l'auraient gravement compromis aux yeux du Sénat. Mais la mort d'opposants n'inquiète Hadrien que par ses retombées dans l'opinion publique. Il sait que si l'on veut agir, il faut parfois se salir les mains : "L'exécution des quatre consulaires du parti militaire, à son arrivée au pouvoir, a dû lui paraître un simple règlement de comptes nécessaire", reconnaît M. Yourcenar dans Les Yeux ouverts (p.155-156).

Maintenant qu'Hadrien est parvenu à ses fins, le deuxième moment que M. Yourcenar distingue dans sa vie peut commencer. La première partie - nous ne tenons pas compte ici de la section "Animula vagula blandula", qui se situe en dehors du récit chronologique et en constitue comme une sorte d'avant-propos- était intitulée "Varius multiplex multiformis". Cette formule est tirée de l'Epitome XIV : "Adrien était un véritable protégé, qui prenait mille et mille formes diverses : né pour les vices et pour les vertus, dont il semblait disposer en arbitre, réglant par une sorte d'artifice, la mobilité de son esprit, il déguisait adroitement son humeur jalouse, triste lascive, pleine d'insolence et de vanité ; affectant la continence, la douceur, la clémence, tandis que, d'une autre part, il dissimulait la soif de gloire qui dévorait son âme" (12). De cette condamnation soulignant la duplicité du caractère d'Hadrien et portant sur toute sa carrière, M. Yourcenar fait l'emblème d'une jeunesse qui se cherche, où toutes les possibilités de l'individu attendent d'être mises au jour. L'être a besoin du temps pour prendre forme, et la jeunesse apparaît comme une sorte de magma d'où l'expérience acquise fera sortir quelques masses solides, même si l'individu ne saurait se réduire à l'une de ces formes.

L'empereur à l'oeuvre

Les sections suivantes, qui prennent pour titres les devises monétaires Tellus Stabilita (13) et Saeculum Aureum montrent bien l'orientation donnée au règne en même temps que sont soulignés l'équilibre et le rayonnement intérieur d'Hadrien : "Ma vie était rentrée dans l'ordre" (p.359).

C'est plus particulièrement à ce moment qu'est exposée sa conception du pouvoir, une conception qu'il peut mettre en oeuvre sans sentir alors de pesanteur contraire à ses projets qu'il ne puisse vaincre. Sûr de ses forces, il connaît une sorte d'état de grâce (p. 382).

Ce qui le pousse à porter un tel intérêt à l'administration de l'Empire, c'est avant tout sa volonté d'être utile ; il veut "faire de l'Etat une machine apte à servir les hommes, et risquant le moins possible de les broyer" (p. 459). L'Empire n'est pas, à ses yeux, sa propriété, qu'il pourrait exploiter à la légère, mais il se doit de le gérer au mieux de l'intérêt commun. Il répond au portrait que Dion Chrysostome, quelques années auparavant, a tracé du souverain idéal dans ses discours sur la royauté lorsqu'un qui désire le bien de tous ses sujets et possède les capacités de réaliser ses projets. Quand Hadrien définit ainsi la fonction impériale : "Nous sommes des fonctionnaires de l'État, nous ne sommes pas des Césars" (p.379). M. Yourcenar se fait l'écho de l'Histoire Auguste, selon laquelle "devant l'assemblée du peuple ou

Sénat, il dit à plusieurs reprises qu'il gouvernerait en homme qui savait que l'État était le bien du peuple et non le sien propre" (14). En accord avec la doctrine stoïcienne, Hadrien regarde l'empereur comme le premier serviteur de l'État. Il cherche à assurer le bien-être de ses sujets et à régler leur situation matérielle et juridique de la meilleure façon, afin que leur vie ne connaisse plus de malheurs d'ordre social. Programme ambitieux, programme utopique où le souverain cherche à alléger le plus possible les charges de ses sujets. C'est là, selon la formule d'E. Real "une conception humaniste du pouvoir (...), un pouvoir consacré à la réalisation de toutes les possibilités de l'homme" (15). S'il y a convergence avec les sources historiques, l'empereur partage cet altruisme avec d'autres personnages yourcenariens tels Octave et Rémo Pirmez, Nathanaël, le Prieur, Zénon (16). Il s'en faut de beaucoup toutefois que le prince ait une très haute opinion des hommes. Il est sans illusion, connaissant les imperfections du genre humain : "nous aurons à le tolérer, à le contenir, à l'utiliser pour nos fins ; notre intérêt bien entendu sera de le servir" (p. 373). Son humanisme est lucide : en servant les hommes, il se sert d'eux pour donner à l'Empire de plus grandes chances de survie.

L'empereur a compris aussi l'importance des provinces et sait que Rome ne doit pas se comporter en capitale dominatrice pillant des peuples-sujets, mais associer toutes les provinces à la vie de l'Empire, considéré comme une vaste unité dont le gouvernement central doit procurer le bonheur matériel, chaque élément contribuant, par ses ressources propres, à la tâche commune.

Pour assurer au mieux l'avènement d'un futur conforme aux volontés de l'empereur et à l'intérêt du monde romain, il faut garantir l'ordre et la stabilité. La civilisation est ordre et la barbarie chaos. Entre l'Olympien et le Titan, c'est le premier qu'Hadrien choisit, souhaitant un monde harmonieux, "bien en ordre". Cette notion était profondément ressentie à l'époque puisque, sous Antonin, Aelius Aristide montrera dans son Éloge de Rome sa "foi en un ordre cosmique dont l'Empire ne serait que la projection sur le plan humain" (17).

La politique de construction apparaît à Hadrien comme un moyen privilégié pour assurer la lutte contre les forces destructrices ; la ville est le symbole de la victoire de l'activité humaine sur la nature improductive, le symbole même de la civilisation (p. 386). Mais il veille à préserver la beauté et l'harmonie des paysages ; l'utile et le beau doivent aller de pair : "Creuser des ports, c'était féconder la beauté des golfes", "construire, c'est collaborer avec la terre" (p. 384). "Je me sentais responsable de la beauté du monde" (p. 390). Age d'or que celui où l'union de la nature et de la culture était si étroite !

Pour consolider l'Empire et garantir la Pax Romana, il pense qu'il faut limiter au maximum le nombre des exclus ; loin de rejeter hors des frontières les barbares et hors du cadre social les esclaves, il veut les englober dans les bienfaits de l'Empire, afin que chacun y trouve son compte (p. 374-375). Hadrien ne désespère pas, à ce moment, d'apporter un long sursis à la civilisation gréco-romaine.

L'époque d'Hadrien intéresse M. Yourcenar par les similitudes qu'elle lui trouve avec la période d'après-guerre : l'auteur est animée alors par un enthousiasme qui lui fait croire à l'avènement d'un ordre qui permettra le bien-être social : "Les Nations Unies, à ce moment-là, cela comptait. Enfin on pouvait imaginer un manipulateur de génie capable de rétablir la paix pendant cinquante ans, une pax americana ou europeana, peu importe. On ne l'a pas eu. Il ne s'est présenté que de brillants seconds. Mais, à l'époque, j'avais la naïveté de croire que

c'était encore possible" (Les Yeux ouverts, p. 158). C'est, pour une part, parce qu'elle s'est orientée vers une vision moins optimiste de la marche du monde, que M. Yourcenar s'est attachée par la suite à la période sombre et fulgurante de l'Oeuvre au Noir.

Les crises

Hadrien dans Saeculum Aureum est à son zénith : le prince et l'homme sont comblés : plaisir intellectuel, plaisir des sens, plaisir de voir une oeuvre s'accomplir qui semble devoir bénéficier d'une certaine durée. Hadrien paraît alors maître de lui comme de l'univers. Pourtant ce point d'équilibre va disparaître, Hadrien perdant pour une période assez longue l'empire qu'il avait sur lui-même et doutant de son empire sur le monde (18).

Le siècle d'or éblouit Hadrien, qui se laisse griser par le bonheur. Lui, si lucide d'ordinaire, perd le sens des réalités et se laisse emporter par le tourbillon de la facilité jusqu'à oublier l'humain. Il ne tient plus compte de la sensibilité de son favori Antinoüs ; son indifférence et sa négligence jouent un rôle déterminant dans le suicide du jeune homme, bien qu'Hadrien prenne dans son récit des précautions pour minimiser sa responsabilité. Hadrien, en ce sens, est bien la figure de l'amant-bourreau qu'on trouve de manière récurrente dans l'oeuvre de M. Yourcenar.

Dans cette exaltation, qui culmine au début de son second grand voyage en Orient, Hadrien oublie non seulement autrui, mais semble aussi s'oublier lui-même : il se sent dieu, mais cette expression recouvre une réalité bien différente de ce qui se passait précédemment. Auparavant, pour lui, être dieu, c'était être pleinement homme, collaborer avec l'intelligence ordonnatrice du monde (p. 398-399). Maintenant, il fait succéder à cette conception "rationnelle" de sa divinité, assez voisine des vues développées par Pline le Jeune ou Dion Chrysostome qui considèrent l'empereur comme délégué de Jupiter, une conception "mythique" (19). Des images mythologiques se superposent à la réalité : en Sardaigne ou en Afrique, Hadrien s'identifie à des divinités comme Zeus, Mars, Hercule (p. 421), s'affranchissant en quelque sorte de la nature humaine. L'extension du culte d'Hadrien dans la partie orientale de l'Empire au cours de ce second grand voyage qu'on explique surtout pour des raisons d'ordre politique est utilisée par M. Yourcenar pour recréer l'évolution intérieure du personnage et elle privilégie les motifs purement personnels, un sentiment d'exaltation intense.

Par la tragique fin d'Antinoüs, Hadrien revient de cette griserie et fait la triste expérience que, psychologiquement aussi, la roche Tarpéienne se trouve près du Capitole (p. 440). L'empereur-dieu redevient homme par l'épreuve du malheur. La béance qui s'ouvre alors dans le texte puisqu'Hadrien ne nous dit rien des deux jours qui ont suivi le suicide laisse entrevoir dans quel abîme il se trouve englouti. Le prince accomplit alors son oeuvre au noir, ce par quoi les alchimistes désignent "la phase de séparation et de dissolution de la substance" (20). A partir de là, Hadrien va devoir se reconstruire, mais la reconquête de soi sera longue et difficile. Il suffit d'un rien pour tout remettre en cause et anéantir les efforts précédents, car la souffrance et le désespoir resurgissent quand on les croyait définitivement disparus (p. 444).

Après ce "fléchissement (...) dû à un désespoir d'ordre intime" (21), la guerre juive de 132 à 135 est aussi une crise qui ébranle

fortement l'empereur, mais dans le domaine politique. Il s'aperçoit encore une fois qu'il n'est pas pleinement maître de ses actes puisqu'il est contraint à une guerre qu'il ne voulait pas, mais dont il se sent partiellement responsable. En effet, il n'a pas su pénétrer profondément l'âme juive et envisager les conséquences possibles de son action en Palestine. Des mesures maladroites ont exaspéré la population. Hadrien reporte l'essentiel des torts sur l'intransigeance et le fanatisme du peuple juif qui se considère comme détenteur de la vraie foi, mais il est aussi conscient de ce que la prévoyance impériale a été prise en défaut.

Hadrien fait face aux circonstances, et lui qui n'aime pas la guerre, se porte sur le théâtre des opérations pour assumer les responsabilités de sa fonction. Cette expédition apparaît comme la figure négative de celles où, au début de sa carrière, il était animé d'un certain enthousiasme guerrier. De même ses méditations dans la nuit de Béthar, cette citadelle qui résiste farouchement, sont l'envers de celles qui, dans "la nuit syrienne" (p. 403) lors des premières années de son règne, ont constitué sa "part consciente d'immortalité" et lui ont donné le sentiment de communier avec le cosmos. En effet la guerre est la confirmation de ses doutes sur la pérennité de la civilisation gréco-romaine ; sa vision du monde se fait pessimiste : "si seize ans du règne d'un prince passionnément pacifique aboutissaient à la campagne de Palestine, les chances de paix du monde s'averaient médiocres dans l'avenir" (p. 473). Hadrien pressent l'assaut de la barbarie qui déferlera plus tard sur l'Empire, comme s'il était dans la nature des choses que l'on fit table rase du passé pour tout recommencer (p. 474-475). Le recul historique que lui confère M. Yourcenar, mais aussi la philosophie antique, enseignent à l'empereur que les civilisations aussi ont une fin. A ce moment de sa vie, Hadrien souffre à l'idée que toutes les valeurs qu'il a défendues puissent disparaître totalement. Ce n'est que plus tard qu'il se convaincra que le temps n'efface pas toutes les traces.

Cette crise "entièrement d'ordre politique" (22) en entraîne une dernière, d'ordre privé : la maladie commence à instaurer son empire sur Hadrien ; en dictant sa loi au corps, elle rompt l'harmonie dans laquelle il vivait alors avec son organisme. Non seulement elle restreint le champ de ses activités mais encore elle a son cortège de souffrances physiques. Cette maladie est signalée dans les textes anciens (23), mais ils se contentent de mentionner les tourments qui ont poussé Hadrien à rechercher le suicide et à manifester le plus vif emportement contre ses adversaires. Il appartient à M. Yourcenar d'avoir, à partir de ces indices et conformément à sa méthode, reconstitué les sentiments et les sensations d'Hadrien, en mettant à profit sa propre expérience "Utiliser pour mieux comprendre un commencement de maladie de coeur" (24).

Les souffrances physiques et morales sont telles qu'Hadrien, après avoir réglé définitivement sa succession et donc rempli son devoir à l'égard de l'État, a l'obsession du suicide. Il essaie d'abord de résister à cette fascination de la mort libératrice. Mais la maladie rend la vie de l'empereur très difficile car il ne sait jamais s'il pourra mener à son terme telle ou telle action que la mort risque à chaque instant d'interrompre. Le suicide lui apparaît alors comme la solution qui permettra de mettre fin à cette incertitude en dominant son destin et d'en terminer avec la souffrance physique (25).

La reconquête de soi

Les deux dernières sections de Mémoires d'Hadrien sont centrées sur la lutte que le prince mène des années durant pour surmonter tous ces bouleversements. Il doit alors partir à la reconquête de soi. C'est le sens des titres empruntés aux légendes monétaires du règne qui sont attribués aux derniers groupements de chapitres : Disciplina Augusta et Patientia. M. Yourcenar donne une signification personnelle et intériorisée à ce qui était avant tout propagande politique. La légende Disciplina Augusta avait, en effet, une valeur strictement militaire comme en témoignent les revers de ces monnaies : il en existe différents types, mais toujours on y voit l'empereur en compagnie de militaires (26). Dans Mémoires d'Hadrien, en revanche, l'expression s'applique à la vie intérieure d'Hadrien puisque c'est lui qui se donne une discipline afin d'arriver à une sérénité faite de résignation, afin de parvenir à l'acceptation des "convenances de (son) métier d'empereur" (p. 505) ainsi que de sa condition d'homme : Patientia. Hadrien doit lutter sur plusieurs fronts à la fois.

La mort d'Antinoüs surmontée

Pour combattre le temps qui risque d'annihiler jusqu'au souvenir d'Antinoüs, pour tenir la mort en échec, Hadrien fait du favori un dieu, avec des statues et un culte : les hommes en le vénérant au cours des siècles lui assureront une sorte d'immortalité. C'est encore l'arracher à la mort que de donner son nom à une ville, Antinoé, bâtie sur les lieux du suicide si cette construction à des raisons affectives, celles-ci rejoignent des considérations politiques et économiques. Hadrien conjugue ici administration et sentiments : il avait depuis quelque temps l'intention de réduire le rôle d'Alexandrie en créant une cité qui fût un nouveau débouché pour le commerce de la mer Rouge et qui propageât l'hellénisme.

Il se tourne vers l'action comme vers un dérivatif. Mais l'image de la mort et le sentiment que l'homme est la proie du "Temps dévorateur" l'assaillent. Son pessimisme est net lors de la visite au colosse de Memnon, où, de manière dérisoire et tragique, il est pris du désir d'ajouter son nom aux multiples graffiti qui témoignent depuis des siècles du passage des visiteurs : "C'était encore s'opposer au temps : un nom, une somme de vie dont personne ne compterait les éléments innombrables, une marque laissée par un homme égaré dans cette succession de siècles" (p. 445).

Hadrien connaît des phases dépressives au cours desquelles, il doute de tout et est plongé dans le plus profond dégoût. Il doute de l'immortalité de l'âme et il en souffre (p. 448). Il remet aussi en question les mesures prises pour perpétuer le souvenir d'Antinoüs "La fondation d'Antinoé n'était qu'un jeu dérisoire (...). L'apothéose était vaine (...). Mon deuil n'était qu'une forme de débordement, une débauche grossière (...)" (p. 447). Il ne croit plus aux mérites de la civilisation vantés précédemment, ni à l'immortalité, ni à la sincérité de sa propre douleur, remise en cause radicale, oeuvre au noir.

La reconstruction va être rendue possible précisément par le grand agent destructeur qu'est le temps. Peu à peu : Hadrien retrouve son équilibre grâce à la durée apaisante, qui n'entraîne pas l'oubli, mais lui redonne confiance dans l'action pratique, par laquelle il tente de prolonger les chances de survie de l'Empire romain. Il apprend à limiter ses

ambitions "je m'appliquais plus fermement que jamais à mon métier d'empereur, je mettais à ma tâche plus de discernement peut-être, sinon autant d'ardeur qu'autrefois" (p. 464).

Les livres aident aussi Hadrien à se reprendre : certes les historiens lui rappellent que le rôle de l'individu dans l'histoire est des plus réduits face aux forces qui s'opposent à son action. Mais en relisant des poètes qui ont célébré leurs bien-aimés, comme Théognis et Antimaque, Hadrien sort progressivement de son pessimisme : "Ces poèmes, pourtant presque oubliés, me rendaient peu à peu ma confiance en l'immortalité" (p. 454). Il s'opère en lui comme un salut par l'art.

On le remarque aussi dans l'utilisation de la statuaire : Hadrien multiplie les images d'Antinoüs afin de combler l'absence du vivant par une prolifération de ses substituts, recherchant avant tout la ressemblance avec le modèle et l'illusion de la chair. Bien sûr, Hadrien n'est pas Pygmalion et la multiplication même des images suffit à montrer l'insuffisance de l'art pour compenser la perte du jeune homme, mais il reste toujours quelque chose du défunt dans son effigie (27).

Par l'accomplissement de rites magiques, Hadrien essaie encore de retrouver la figure du Bithynien : "J'ai fait les onctions de miel et d'huile de rose qui attirent les ombres ; j'ai disposé le bol de lait, la poignée de sel, la goutte de sang, support de leur existence d'autrefois. Je me suis étendu sur le pavement de marbre du petit sanctuaire (...)" (p. 510). Mais il ne s'agit plus d'une quête angoissée : s'il essaie d'entrer en contact avec Antinoüs, il le fait sans fièvre et sans illusion, ne sachant pas si la communication qu'il croit établir est réelle ou due à un phénomène d'autosuggestion : il montre le même esprit critique que son frère Zénon qui, cherchant, lors de l'agonie du prier, à voir flotter au-dessus de lui son âme, pense que ce qu'il voit n'est peut-être que le reflet d'une chandelle. Hadrien accepte désormais l'incertitude il se peut que la communication d'homme à âme soit impossible, il se peut que l'âme soit mortelle, mais le contraire fait partie des éventualités. Il ne reste qu'à s'incliner.

Dans cette accession à la sérénité, le mythe, qui pourtant avait conduit Hadrien au malheur en lui faisant perdre de vue l'humain lors du second grand voyage en Orient, joue un rôle capital. Le prince est sauvé par cela même qui l'avait perdu : c'est que le mythe désormais, au lieu d'exalter l'individu en lui donnant l'illusion d'être dieu, approfondit son humanité en lui offrant une image idéalisée de sa vie. Quand Arrien évoque dans une lettre - qui est un condensé de son Périple du Pont-Euxin - "l'île d'Achille" à laquelle est lié aussi le souvenir de Patrocle, il procure à Hadrien un moyen de surmonter sa souffrance : son amour acquiert une dimension héroïque ; et cette île sera un refuge pour son esprit ; Hadrien va ainsi, par l'imaginaire, retrouver Antinoüs. En s'assimilant, avant la tragédie, à Hercule, Mars ou Zeus, le souverain s'était coupé de son bien-aimé ; c'est en se comparant à Achille qu'il réussira à renouer le contact : "A Tibur, du sein d'un mois de mai brûlant, j'écoute sur les plages de l'île d'Achille la longue plainte des vagues ; j'aspire son air pur et froid ; j'erre sans effort sur les parvis du temple baigné d'humidité marine ; j'aperçois Patrocle..." (p. 501). Hadrien entame là son dernier voyage et c'est alors vraiment qu'Antinoüs devient une sorte d'Hermès psychopompe, accompagnant le prince dans l'au-delà.

Hadrien ne pourrait accéder à la sérénité après la mort d'Antinoüs comme après la guerre de Judée s'il n'avait surmonté son angoisse face au temps.

Le flux du temps accepté

Marguerite Yourcenar indique dans ses Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo que c'est grâce à l'action qu'Hadrien a surmonté la crise ouverte en lui par la guerre de Judée (p. 109). Il se tourne vers sa tâche d'empereur - comme il avait fait après la mort d'Antinoüs -, voulant l'accomplir du mieux possible afin de prolonger la durée de l'Empire romain. Le choix d'Antonin et du futur Marc Aurèle comme successeurs va dans ce sens. Mais il ne cherche plus à s'opposer au Temps il ne s'inquiète plus de l'avenir de l'univers et s'en remet aux dieux (p. 513). En accomplissant ce qui dépend de lui pour le bonheur du monde, il agit en sage stoïcien mais il rejoint aussi la philosophie orientale : "J'irais jusqu'à dire qu'il y a dans son attachement à l'action, sa croyance en l'obligation d'agir, et en même temps dans ce qui équivaut de plus en plus à une sorte de détachement tranquille envers celle-ci, quelque chose qui me rappelle la sagesse hindoue, par exemple le conseil que Krishna donne à Arjuna dans le Bhagavad-Gita, de continuer à lutter sans espérer quoi que ce soit des fruits de son action" (28). Mais Hadrien n'est pas dénué d'une certaine foi dans le futur.

Fort du recul que lui donne son auteur, il embrasse l'avenir du monde et fait preuve d'une confiance mesurée : si le chaos vient à succéder à l'ordre, ce dernier reprendra le dessus. Il sait que l'oeuvre civilisatrice de Rome gagnera ses éventuels vainqueurs, et envisageant qu'un jour l'empereur soit remplacé par une instance religieuse, il ne manifeste plus d'inquiétude, car il est persuadé qu'alors ses lointains successeurs prendront à leur compte la notion d'universalisme contenue dans l'Empire romain. En ce sens, Rome est éternelle (p. 513-514). Selon la belle formule d'E. Real "c'est l'éternel retour des choses qui assure la pérennité de l'oeuvre d'Hadrien, qui permet que cet idéal humaniste du pouvoir ne soit pas un moment perdu à tout jamais dans l'écoulement des temps, mais qu'au contraire il puisse être récupéré, reproduit et répété, dans l'avenir" (29). A l'époque des Mémoires d'Hadrien, Marguerite Yourcenar a pu envisager que l'Organisation des Nations Unies reprenne l'oeuvre de Rome.

La maladie maîtrisée

Hadrien apprend aussi à dominer sa maladie et à accepter de vivre jusqu'au bout les souffrances qu'elle lui impose. La réflexion morale, mais aussi le sens de l'Etat vont lui permettre de retrouver une certaine sérénité.

Après la visite d'Antonin, Hadrien renonce à ses projets de suicide, non qu'il soit dupe des arguments que la piété filiale a dictés à Antonin. D'autres éléments ont joué dans cette décision le médecin Iollas lui a montré le sens du devoir : l'empereur tiendra son rôle sans faillir ; Hadrien pense aussi à ses amis : le suicide serait pour eux "une marque d'indifférence, d'ingratitude peut-être" (p. 505). De plus, et c'est le point déterminant, il veut vivre jusqu'à la fin sa vie d'homme et pense qu'il a encore beaucoup à en apprendre. La mort devient, à ses yeux, un point d'aboutissement, l'accomplissement de tout son être, un lent mûrissement : "Je ne refuse plus cette agonie faite pour moi, cette fin lentement élaborée au fond de mes artères, héritée peut-être d'un ancêtre, née de mon tempérament, préparée peu à peu par chacun de mes actes au cours de ma vie" (p. 505). Hadrien a retrouvé l'unité de son être.

En consentant à sa fin naturelle, il accède à une forme de sagesse et de paix que lui refusent les sources historiques, et c'est là que réside la divergence majeure entre celles-ci et Mémoires d'Hadrien. Marguerite Yourcenar fait du prince le parangon de l'humanité qui accepte ses limites et veut explorer toutes les particularités de sa condition. L'Histoire Auguste et Dion Cassius signalent au contraire d'autres tentatives de suicide et une grande irritation contre ses médecins. Il serait même tombé dans une sorte de démente et se serait acharné à faire mettre à mort tous ceux qu'il croyait lui nuire (30). Il faut reconnaître que la tendance prosénatoriale de ces sources peut avoir infléchi leur jugement sur un empereur dont le centralisme bureaucratique a déplu à cet ordre. La vie du personnage yourcenarien se termine dans une parfaite harmonie avec lui-même, comme avec ses sujets. L'auteur, pour construire cette image d'un Hadrien apaisé, s'est appuyée sur les derniers vers du prince adressés à sa "petite âme" : on peut voir en effet dans ce poème, où il considère la mort avec le sourire tout en gardant la nostalgie de la vie, des indices de sérénité.

L'Hadrien yourcenarien, objet d'une reconstitution scrupuleuse et géniale, où la part d'invention se fait toujours sur des données solides, au terme d'un long parcours, est parvenu à la maîtrise du monde et à la maîtrise de soi, après avoir failli perdre l'une et l'autre. Le pouvoir suprême lui a permis de se réaliser, de mettre à l'épreuve des faits ses conceptions politiques, de donner à l'Empire romain un surcroît de vigueur pour affronter le Temps. Hadrien a beau nous prévenir dès le début de ses Mémoires : "il me semble à peine essentiel, au moment où j'écris ceci, d'avoir été empereur" (p. 305), il reste jusqu'au bout un souverain (31) et son métier d'empereur l'aide, dans une certaine mesure, à supporter le poids de la condition humaine. Ses plus belles victoires sont celles qu'il a remportées sur lui-même pour retrouver un équilibre détruit par la mort d'Antinoüs, la guerre juive et les attaques de la maladie. Ce qu'Hadrien dit à son retour de la guerre de Judée vaut pour toute la fin de sa vie : "dans un sens plus profond et connu de moi seul, j'avais triomphé" (p. 482). Hadrien ou le triomphateur de l'homme : les Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien avertissent de l'importance, pour la genèse de l'oeuvre, d'une formule de la correspondance de Flaubert : "Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été" et Marguerite Yourcenar d'ajouter : "Une grande partie de ma vie allait se passer à essayer de définir, puis à peindre, cet homme seul et d'ailleurs relié à tout" (p. 519).

Ainsi Hadrien devient la figure emblématique d'une humanité qui croit en elle-même, en toute lucidité. Avec Mémoires d'Hadrien, l'histoire se fait mythe, dans la mesure où le personnage, reconstruit sur des bases historiques fermes, devient le héros de l'humanisme.

Avec Hadrien, il y a communion, conquise, de l'individu, du politique et du cosmos : sa liberté semble plus pleine que celle d'un Zénon, qui ne sera plus en harmonie avec l'ordre politique et se gagnera contre lui, plus pleine que celle que Nathanaël atteindra à l'écart du monde des hommes, dans la solitude de la nature.

Les événements, nous l'avons vu, ont détourné Marguerite Yourcenar de l'optimisme mesuré de Mémoires d'Hadrien, ce qui nous a valu de nouveaux chefs-d'oeuvre, mais sans nous enlever la nostalgie de cet âge d'or, "ce IIème siècle (...) (qui) fut, pour un temps fort long, celui des derniers hommes libres" (p. 537).

Notes

* Nous reproduisons ici le texte d'une conférence donnée à l'Université de Tours, le 1er avril 1987, pour marquer la création de la Société internationale d'études yourcenariennes.

(1) Cf. Y. Bernier, "Genèse et fortune littéraire des Mémoires d'Hadrien", communication présentée au colloque de la Société des études anciennes du Québec consacré aux Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar et tenu à Montréal le 7 novembre 1986.

(2) Note de l'auteur du présent article.

(3) Cf. J. Whatley, "Mémoires d'Hadrien : a Manual for Princes", University of Toronto Quarterly, 50, 2, Winter 1980/81, p. 221-237.

(4) Cf. Les Yeux ouverts, Paris, 1980, p. 147-148.

(5) Cf. P. Gabaudan, "Quelques images du temps chez M. Yourcenar à la lumière des présocratiques", Actes du colloque international. Valencia 1984, Valencia, 1986, p. 83-98.

(6) Carnets de notes de "Mémoires d'Hadrien", p. 526. Nos citations de Mémoires d'Hadrien sont faites d'après l'édition des Oeuvres romanesques Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1982.

(7) Cf. Les Yeux ouverts, p. 154.

(8) Vita Hadriani 2,7 : le passage semble altéré et quelles que soient les corrections proposées, les commentateurs se rangent en deux catégories, ceux qui considèrent Gallus comme un protecteur d'Hadrien auprès de Trajan dans cette affaire qui l'oppose aux gouverneurs des pages, et ceux qui font de Gallus l'allié des gouverneurs contre Hadrien Cf. : Ecrivains de l'Histoire Auguste, tome 1, Paris, 1844, p. 213 ; H.W. Benario, "A commentary on the Vita Hadriani in the Historia Augusta", American Classical Studies, 7, 1980 p. 49.

(9) La Vita Hadriani 3,9 évoque cette guerre ; mais rien ne confirme sa réalité. L'auteur de l'Histoire Auguste sans doute trouve là un prétexte pour exposer les qualités d'un bon gouverneur cf. H.W Benario, op.cit. p. 55.

(10) M. Yourcenar l'a elle-même signalé dans ses Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, Paris, 1980 (Ire éd.1972), p. 103.

(11) 7,6 ; traduction de M. Durry, Paris, 1947, Les Belles Lettres.

(12) Traduction de Dubois, Paris, 1846.

(13) J. Béranger, Principatus, Genève, 1973, p. 287 : "Tellus stabilita une invention d'Hadrien, la Terre qui enfin a trouvé son équilibre dans la paix, le bonheur et la prospérité".

(14) Vita Hadriani, 8,3. Traduction d'H. Bardon, Scènes et visages de l'Histoire Auguste, Monaco, 1964.

(15) "Le pouvoir dans Mémoires d'Hadrien", Il Confronto Letterario Supp. al n 5, 1986, p. 23.

(16) Cf. A. Schulte Nordholt, "Soif de connaissance et désir du bien dans l'oeuvre de M. Yourcenar", Neophilologus 70 (1986) , p. 357-371.

(17) La formule est de M.H. Quet, La mosaïque cosmologique de Mérida, Paris, 1981.

(18) M. Yourcenar, dans un passage célèbre des Yeux ouverts, p. 101, a souligné la structure des Mémoires d'Hadrien : "J'ai toujours vu (...) l'histoire d'Hadrien comme une espèce de construction pyramidale la lente montée vers la possession de soi et celle du pouvoir ; les années d'équilibre suivies de l'enivrement, qui est aussi le grand moment, si vous voulez ; puis l'effondrement, la descente rapide ; et de nouveau la reconstruction à ras de terre des dernières années, les usages, les rites religieux romains acceptés, après les expériences exotiques d'autrefois, les travaux poursuivis coûte que coûte, la maladie supportée".

(19) Cf. Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, p. 147.

(20) Cité par G. Spencer-Noël, Zénon ou le thème de l'alchimie dans l'Oeuvre au Noir de Marguerite Yourcenar, Paris, 1981, p. 9. Cf. aussi Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, p. 105.

(21) Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, p. 104.

(22) Ibid., p. 105-106

(23) L'Épitome 14 parle d'une affection sous-cutanée, Dion Cassius 69, 17, 1 ; 69, 20, 1 ; Eusèbe, Chronique II, 470 (Migné), d'hydropisie.

(24) Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien, p. 529.

(25) Les tentatives de suicide par l'entremise de Mastor ou du médecin Iollas (p. 503-504) trouvent leur origine chez Dion Cassius 69, 22, 2-3 et dans l'Histoire Auguste (Vie d'Hadrien 24, 8-9 ; 24, 12).

(26) Disciplina Augusta, Cohen, Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain, Paris, 1882 (2^e éd.) tome II : 540-549 Mattingly, Coins of the Roman Empire in the British Museum, Londres 1976. (16^e éd. 1936), tome III : 602, 1484-1489. Patientia : Cohen 1010 Mattingly 525, qui situe cette pièce (p. 298) entre 128 et 132, alors que dans Mémoires d'Hadrien (p. 505) elle apparaît tout à fait à la fin du règne.

(27) Voyant l'accueil réservé au culte d'Antinoüs et la propagation de ses statues, Hadrien est rassuré quant à sa survie dans la mémoire des hommes. Il faut dire que désormais il n'exige plus l'absolu : "J'ai compensé comme je l'ai pu cette mort précoce ; une image, un reflet, un faible écho surnagera au moins pendant quelques siècles. On ne fait guère mieux en matière d'immortalité" (p. 509).

(28) Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, p. 101.

(29) loc. cit. p. 28.

(30) Histoire Auguste, Vie d'Hadrien 24,4 ; 25,8 ; Vie d'Antonin 2,4 Vie d'Héliogabale 7, 9 sq. ; Épitome 14.

(31) Entretiens radiophoniques avec P. de Rosbo, p. 100-101.